

Lionel Sabatté. *Sans titre*, 2022, huile, fragments de soie, poussières du château de Chambord sur toile, 195 x 300 cm. Courtesy de l'artiste.
En haut : Lionel Sabatté. *Émeu*, 2018, ferraille, béton épicié, pigments et fibres végétales, 155 x 186 x 95 cm. Courtesy de l'artiste et galerie Ceysson & Bénétière.

LIONEL SABATTÉ, L'ALCHIMIE DES MATÉRIAUX

Lionel Sabaté. La Ruche

La Grande Place, musée du cristal Saint-Louis,
Saint-Louis-lès-Bitche
Du 26 octobre 2022 au 3 avril 2023

L'Impossible Sauvage

Musée d'Ethnographie de Neuchâtel
Jusqu'au 26 février 2023

La Bête

Parcours permanent
du musée du Gévaudan, Mende
À partir du 18 octobre 2022

Lionel Sabaté

Domaine de Chambord
Du 13 mai au 17 septembre 2023

Des poissons métalliques recouverts de pièces jaunes, de grands oiseaux filiformes se dressant sur des souches, des peintures jouant d'oxydations, des fleurs de peaux mortes bourgeonnant sur des arbres dénudés, des flaques de ciment dessinant un visage... : l'art de Lionel Sabaté est requis par les matériaux qu'il recycle au service du vivant. Artiste multi-pratiques, il s'est fait connaître dans les années 2010 avec tout un ensemble de pièces utilisant des moutons de poussière auxquels il donnait forme de figures animales. Ainsi de cette meute de loups présentée au sein de la Grande Galerie de l'Évolution, au Museum d'Histoire naturelle, dans le cadre du parcours hors les murs de la FIAC 2011. Rencontre. **ENTRETIEN AVEC PHILIPPE PIGUET**

PHILIPPE PIGUET **Quel rapport entretenez-vous avec ce genre si particulier qu'est la sculpture animalière ?**

LIONEL SABATTÉ Mon rapport à la sculpture animalière vient d'un goût prononcé dans ma petite enfance pour les animaux. J'avais un grand-père qui était chasseur et qui faisait lui-même ses propres taxidermies. Il y avait chez lui plein d'animaux empaillés qui m'apparaissaient, de jour, comme les plus belles peluches au monde, mais, de nuit, totalement effrayantes. J'ai parfois joué avec des oiseaux morts que mon grand-père avait lui-même chassés et qu'il me donnait comme jouets.

Comment en êtes-vous arrivé à imaginer cette fameuse meute de loups, faits avec de la poussière ramassée dans le métro ?

C'est quelque chose qui s'est déployé dans le temps. Le premier loup que j'ai fait, c'était juste après mon arrivée à l'école des Beaux-Arts, en 1998-99. Il s'est trouvé qu'un jour mon regard a été happé par un mouton de poussière qu'un courant d'air faisait se déplacer. Ayant vécu à la Réunion, j'ai tout de suite cru que c'était un insecte vivant et, aussitôt, cela m'a donné envie d'imaginer quelque chose et j'ai fait mon premier loup. Il n'était pas plus grand qu'une boîte d'allumettes et pendant un certain temps, j'en

ai confectionné que je donnais autour de moi à ceux que cela intéressait. J'ai vite compris que ces loups étaient au carrefour de différents questionnements tels que les notions d'échange, de fragilité, d'éphémère, etc.

De ces petits loups à la meute en question, à l'échelle 1, comment le passage s'est-il opéré ?

L'intérêt et la curiosité qu'ils rencontraient m'a conduit à les imaginer à taille réelle et je me suis demandé avec quelle poussière je pouvais bien le faire. Plutôt que d'utiliser la mienne propre, j'en voulais une qui soit la plus universelle possible. J'ai donc décidé de me saisir de celle du métro, lieu commun par excellence. Non seulement la poussière y était anonyme mais elle procédait du va-et-vient permanent des voyageurs dans l'une des stations les plus fréquentées de Paris. C'était donc le fruit d'une circulation. Insignifiance du matériau, anonymat de l'origine, flux du

producteur : tout cela n'était pas pour me déplaire. Ça a été un travail de longue haleine. La meute m'a demandé huit ans de collecte, de 2003 à 2011, année où j'ai eu l'occasion de la montrer, ce qui m'a aussitôt identifié.

Non seulement l'utilisation de la poussière mais aussi des peaux mortes, des ongles, des pièces de monnaie, etc. acte chez vous un intérêt singulier pour toutes sortes de déchets et de matériaux pauvres, voire peu ragoûtants. À quoi cela correspond-il ?

Dès mes tout premiers débuts, j'ai été attiré par ce genre de matérialité. Question économique, assurément, mais pas seulement. L'une de mes premières pièces importantes était une grande fresque de 12 mètres de long représentant un paysage de coucher de soleil, fait de papier toilettes, que j'avais créé pour l'exposition *Première Vue*, organisée en 2001 par Michel Nuridsany au Passage de Retz...



Une pièce pour le moins éphémère...

Mais surtout qui existait dans un rapport à l'idée de déchet, qui plus est à ce qui est sale, des qualités ordinairement bannies dans l'art alors qu'elles sont au cœur du vivant.

En quoi votre intérêt pour les matériaux peut-il expliquer que l'humain soit le plus souvent absent de votre travail ?

En réalité, l'humain y a toujours été et il le demeure. Seulement ; il ne l'est pas en termes de représentation figurée. Il l'est par substitution des matériaux que j'emploie, par les flux qu'ils suggèrent, les déchets que ceux-ci sous-entendent. La figure humaine pour elle-même – qui était présente au tout début de mon travail de peinture aux Beaux-Arts – se retrouve notamment de façon explicite dans la série des *Papillons* dont les corps anthropomorphes sont faits de rognures d'ongles, mais aussi dans toute une série de petits portraits en poussière. J'ai essayé de faire des sculptures humaines en poussière à l'échelle 1 mais ça ne marchait pas. Comme si le matériau résistait à cette idée. Aussi, plus tard, j'ai recouru à l'usage du ciment et de la filasse pour réaliser des figures tantôt individuelles, tantôt en groupe. Avec les ongles et la poussière, cela ne pouvait être que des micro-humains, soit qui retournaient à ces particules en déchets, soit qui tentaient de s'en extraire.

Vous avez fait allusion au fait que la peinture était présente dans votre travail à l'époque de votre apprentissage à l'école des Beaux-Arts. Qu'est-ce qui a fait que la sculpture ait pris le dessus ?

La peinture n'a jamais vraiment disparu. Aux Beaux-Arts, j'ai été successivement aux ateliers de Velickovic, puis de Dominique Gauthier, où je passais l'essentiel de mon temps à peindre tout en même temps que je dessinais, sculptais, etc. En fait, je suis un artiste multi-pratiques animé d'une permanente boulimie à expérimenter de nouveaux matériaux, à chercher de nouvelles formes. La sculpture a pris le dessus tout simplement parce que le regard de l'autre s'y est tout d'abord arrêté et que j'avais du mal à faire accepter ma peinture, qui était davantage abstraite.

Comment se présentait-elle ?

C'étaient des peintures à l'acrylique, très sombres, qui représentaient des formes de vie du fond des océans, liées à la lumière. Mon idée

Lionel Sabatté. *La Bête*. 2020, poussière sur structure métallique. Musée du Gévaudan, Mende.

Lionel Sabatté. *Le Visage du 09.08.2019*. 2019, poussières sur papier Arches, 41 x 31 cm. Courtesy de l'artiste.



était de retrouver en quelque sorte les organismes à l'origine de la matière de ce médium fait à base de pétrole. Il s'agissait, là aussi, comme avec les matériaux que j'employais en sculpture, de développer une iconographie de l'origine pour mettre en exergue la notion de cycle du vivant. Il s'est avéré que, formellement, c'était assez déroutant pour le regard extérieur de passer d'une sculpture figurative à des peintures organiques, relativement brutes d'aspect. Le temps a fait son œuvre et, aujourd'hui, elles aiguisent la curiosité.

Deux parmi les nombreuses expositions que vous avez faites ont plus particulièrement opéré comme des marqueurs de votre parcours : la première, en 2014, à l' Aquarium de Paris, un lieu pour le moins atypique ; la seconde, en 2021, au musée d'Art moderne de Saint-Étienne, un haut lieu de l'art contemporain. Comment l'expliquez-vous ?

À l' Aquarium de Paris, je n'ai pas souhaité montrer de peintures parce que je pensais qu'elles allaient entrer en concurrence avec le monde de l'eau et des poissons. C'est un lieu où l'imaginaire est ultra-sollicité, offrant à voir le monde des profondeurs dans tout ce qu'il a de



merveilleux et de grandiose. Pour m'adapter à ce contexte, j'ai préféré convoquer le réel marin et terrestre et j'ai surtout présenté des sculptures avec des matériaux évoquant la fragilité du vivant. À Saint-Étienne, le contexte est tout autre. S'il est important en termes de notoriété historique, les espaces d'exposition sont prêts à accueillir sans interférence, c'est le « white cube » par excellence avec de grands et magnifiques volumes blancs qui subliment tout ce que y est présenté et qui laissent à l'exposant une grande liberté d'usage...

Toutefois, ce ne sont pas des espaces neutres. Ils nécessitent une véritable scénographie. Comment vous y êtes-vous pris ? Avez-vous cherché à y raconter une histoire ?

Non. J'ai envisagé l'exposition plus comme un chorégraphe qui joue avec des intentions, des rythmes, des changements d'énergie, le rapport au sol, etc., plutôt que comme un écrivain qui raconterait une histoire par le biais d'une narration. J'avais à occuper cinq salles de différentes dimensions. Pièces murales et sculptures s'y retrouvaient d'autant que j'avais développé au fil du temps différents types de travaux : peintures oxydées, sculptures en bronze, constructions en fer à béton et ciment, dessins sur un lot de papier noir issu de l'atelier de Pierrette Bloch, grande membrane faite de peaux mortes... Bref, toutes sortes d'œuvres qui en appelaient tour à tour à l'animal, au végétal, à l'humain et à l'architecture. L'exposition s'intitulait *Éclosion* et visait à faire valoir cette idée récurrente de mon travail au regard du vivant.

Il y a quelque chose d'un paradoxe dans votre démarche entre le recours à ces matérialités triviales et des œuvres s'offrant à voir sur le mode du curieux et du merveilleux, façon cabinet de curiosités.

Ce paradoxe tient à la manière dont les matériaux sont utilisés et, si l'on oublie leur côté abject, à ce qu'ils ont de plastiquement intéressant : les peaux mortes sont translucides, les poussières sont graphiques, les ongles sont comme des dentelles, les pièces jaunes jouent avec la lumière, etc. Symboliquement, ces matériaux sont très chargés de vécu, donc de temps. J'ai fait récemment toutes sortes de fleurs en peaux mortes à la Cristallerie Saint-Louis, lieu

Vue de l'exposition de Lionel Sabatté, *Éclosion*, MAMC+, Saint-Étienne, 2021.
Champs d'oiseaux. 2021, bronze.
Courtesy de l'artiste, galerie Ceysson & Bénétière et collection particulière.

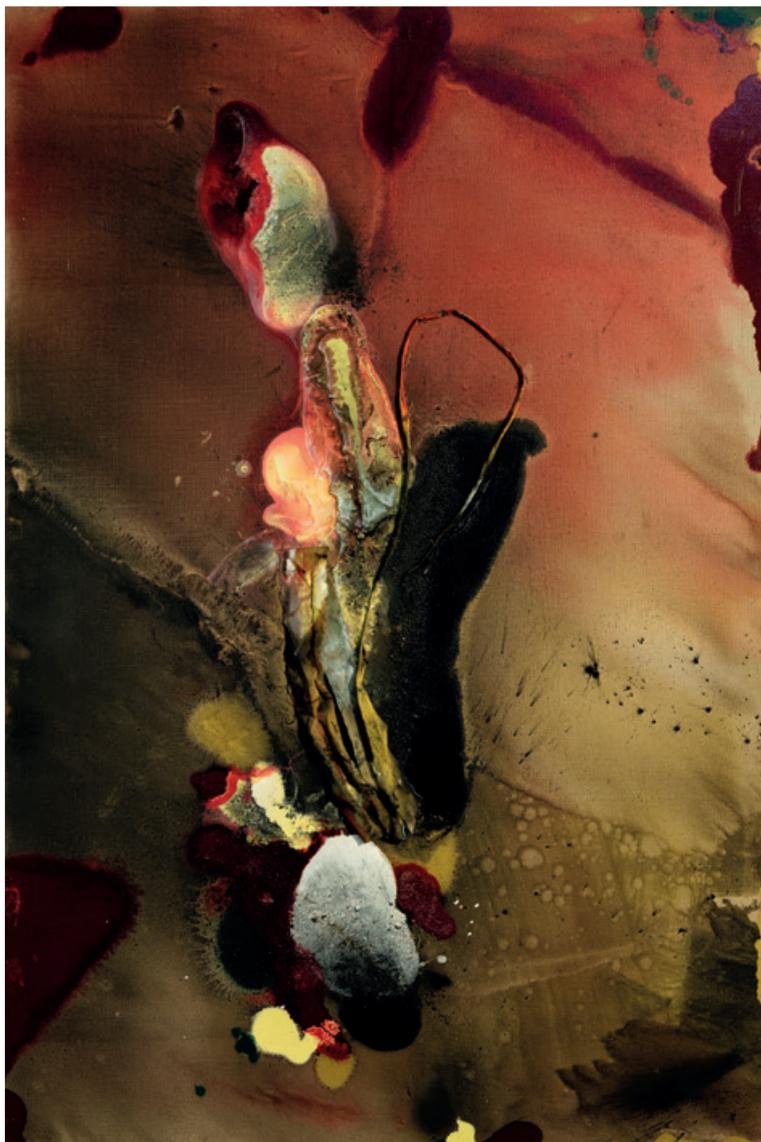
par excellence d'un savoir-faire historique. Là se pose la question de ce qui est précieux et de ce qui ne l'est pas. Ce qui a de la valeur et ce qui n'en a pas. C'est, il me semble, une question très actuelle. Tout mon travail interroge cette notion de valeur et, au cœur de l'art, c'est une problématique primordiale. Tout comme au cœur de la société contemporaine, d'ailleurs : plein de choses allaient de soi hier qui sont remises en question aujourd'hui.

Vous avez été invité à exposer cet été au château de Chambord. Comment envisagez-vous cette nouvelle exposition ?

C'est une exposition qui sera très liée à la peinture. Ce château est construit sur une fausse symétrie avec son escalier à double rampe au centre. Si on regarde bien, c'est le schéma générique du vivant. Il y a toujours un centre avec une colonne vertébrale d'où partent les échanges nerveux ; tout le reste est fait pour maintenir cela de façon active. Ce bâtiment, c'est exactement ça pour moi : l'évocation du vivant fondée sur la notion de l'échange. C'est un espace qui se prête aux pièces bidimensionnelles.

Qu'est-ce qui distingue ces nouvelles peintures des précédentes ?

J'y introduis de nouveaux matériaux comme des pigments de curcuma, des chutes de tissu de soie, récupérées ici et là, mais aussi des poussières du château, notamment de la pierre de tuffeau. L'intention de ces nouvelles peintures se situe entre la chrysalide et la carcasse ; elles sont la métaphore même de l'idée de changement et de métamorphose. Si la chrysalide, c'est le corps qui se transforme pour éclore autrement, la carcasse, c'est la mort. Tout mon travail se détermine à l'aune d'une telle dynamique. Il fait l'éloge du rebut pour célébrer une permanente renaissance. ■



Lionel Sabatté. *Pousse carmine, chrysalide*.
2022, huile, fragments de soie, poussières du château de Chambord sur toile, 150 x 100 cm. Courtesy de l'artiste.

Lionel Sabatté en quelques dates

Né en 1975 à Toulouse. Vit et travaille à Paris et Los Angeles.
Représenté par les galeries Ceysson & Bénétière, Saint-Étienne / Paris / Lyon / New York, Antoine Laurentin, Bruxelles et Galerie C, Neuchâtel.

- 2011 | *La Meute*, Museum national d'Histoire naturelle, Paris
| Prix Yishu8, Pékin / Paris
- 2014 | *La Fabrique des profondeurs*, Aquarium du Trocadéro, Paris
- 2017 | Prix Drawing Now, Paris
- 2018 | Prix des Amis de La Maison Rouge – Fondation Antoine de Galbert, Paris
- 2019 | Prix de peinture de la Fondation Del Duca, Paris
- 2021 | *Éclosion*, MAMC+ Saint-Étienne Métropole